

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Hélène Vachon À tire-d'aile

Isabelle Crépeau

Volume 27, numéro 2, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11998ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Crépeau, I. (2004). Hélène Vachon : à tire-d'aile. *Lurelu*, 27(2), 15–17.



(photo : Yves Lacombe)

Hélène Vachon : À tire-d'aile

Isabelle Crépeau

15

Hélène Vachon est une femme pleine de surprises. D'abord, on est charmé par son exquise gentillesse. Puis on s'aperçoit que sous une apparente tranquillité se cache une personnalité bouillonnante qui manie l'humour avec une subtilité remarquable et le verbe avec une intelligence fine.

Cette passionnée de littérature avait bien déjà pensé écrire, mais l'idée de le faire pour les enfants ne l'avait pas effleurée jusqu'à ce qu'on lui suggère directement de le faire, il y a presque une dizaine d'années. C'est là que naît le personnage de Somerset. Cette série permet à Hélène Vachon de faire une entrée remarquée dans le paysage de la littérature jeunesse québécoise. Somerset séduit par sa fantaisie rafraîchissante : avec lui, les événements les plus quotidiens se transforment en aventures rocambolesques. L'imaginaire l'emporte haut la main!

Puis elle écrit pour les enfants plus vieux et même pour les adolescents avant de tenter l'expérience du côté adulte. Mais elle n'aime pas beaucoup parler d'âge, suggérant qu'au fond tout ça demeure une affaire d'éditeurs et qu'un bon roman est bon pour tout public.

Sans penne

Comme son travail au ministère de la Culture l'occupe quatre jours par semaine, Hélène Vachon doit s'imposer une discipline en période d'écriture. «J'écris les vendredis et pendant les vacances, le matin, quelques heures par jour. Je n'écris pas longtemps à la fois. Quand arrive midi, j'ai craché tout ce que j'avais à dire. Rien ne sert de m'obstiner plus longtemps. Je crois qu'il faut se mettre au clavier et accepter qu'il ne se passe rien parfois mais, en ce qui me concerne, il ne faut pas que j'insiste après trois ou quatre heures. J'ai besoin de prendre mon temps pour écrire.»

Pour elle, même dans le cas de très courts romans, plusieurs mois de travail sont nécessaires pour mener à bien le processus de création. Elle ne fait pas de plan, préférant se

concentrer sur une construction soignée et patiente du personnage. «Pour moi, le personnage est très important. Ses façons de parler, de réagir, ne sont pas interchangeables. C'est ce qui est si long à établir. Il faut trouver d'abord de qui on parle et arriver à bien cerner le personnage, le déterminer et le préciser à un point qu'il ne soit plus possible qu'il réagisse n'importe comment. Une fois qu'il est bien défini, le reste coule. Ce n'est que lorsque je sens que je tiens le morceau, que je connais mon personnage, que l'écriture va. Tant qu'on peut lui faire dire n'importe quoi, ou le faire agir n'importe comment, c'est parce que le travail de construction n'est pas encore achevé. J'ai besoin de creuser beaucoup à ce niveau-là. Toute la cohérence du texte en dépend.»

Pour arriver à un personnage si solidement construit, l'auteure préfère ne pas travailler deux projets à la fois. Elle a besoin de s'imprégner de son sujet, d'en faire une idée obsédante avec laquelle elle marche et vit pendant plusieurs semaines. Un processus lent et long qui lui permet de trouver la forme et la fin qui conviennent.

Nid de poule

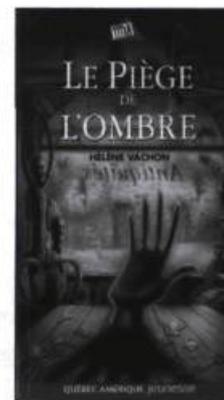
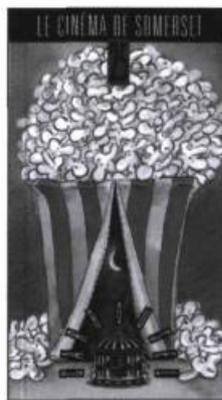
Si elle prend tout son temps pour écrire, c'est aussi parce qu'elle adore cela. «Le plaisir est rattaché à l'écriture essentiellement. Je dis souvent que le seul bonheur d'écrire, c'est quand on écrit! Après, c'est la merde... J'exagère. Il faut adoucir le mot, mais il demeure qu'ensuite c'est des complications, le côté ingrat du travail d'écrivain : envoyer le manuscrit à un éditeur, attendre une réponse, faire des concessions... C'est le côté technique qui commence : transformer la chose en produit vendable... Et même s'il y a un certain plaisir lié à la publication, le vrai bonheur c'est tout de même d'être seul devant son ordinateur. Écrire reste un acte solitaire, et c'est bien là que réside le plaisir. Le travail de l'éditeur est essentiel, comprenez-moi bien, mais ce n'est pas vraiment le bonheur...»

Elle a déjà eu à essayer des refus et certains livres ont été plus difficiles à faire accepter. Comme *L'oiseau de passage*, qui a pourtant ensuite mérité le Prix du Gouverneur général. «Un refus, avoue-t-elle, c'est toujours difficile. C'est normal. C'est la vie. Il faut bien refuser des livres... Mais chaque fois, ça m'enlève toute assurance pendant quelques jours. Je me demande pourquoi j'ai écrit ça. Je comprends qu'un éditeur n'aime pas un livre... Un éditeur ne peut pas aimer tous les livres qu'il publie. Il peut même détester un livre qui va très bien se vendre et qui va être important pour sa maison. Et il peut adorer un livre que personne ne va lire. Tout est basé sur la subjectivité, c'est une affaire de goût et ça ne se contrôle pas, ça ne se discute pas... C'est ce qui est dur pour un auteur. Pour *L'oiseau de passage*, j'avais tellement l'impression d'être allée jusqu'au bout que c'est peut-être ce qui a heurté et c'est pourquoi ça a été difficile à faire passer.»

Mais les récompenses méritées par ce texte l'ont confortée et lui ont fait plaisir. Plusieurs des romans d'Hélène Vachon ont obtenu des prix et des nominations. Elle reste réaliste et philosophe devant ces succès : «Il faut rester humble. Avoir siégé à des jurys m'a permis de constater qu'un prix, tout agréable qu'il soit, ne signifie pas que tout le monde vous aime, loin de là! Souvent, un seul membre du jury pêche pour votre roman... C'est très rare qu'il y ait unanimité. Chacun arrive avec son choix à défendre, ce n'est pas toujours facile de faire consensus. Ce n'est que ça, un prix. Il faut se réjouir, mais sans céder à l'illusion... Il faut garder son sens de l'humour par rapport à tout ça.»

Bec fin

C'est que pour elle l'humour est essentiel. Et dans l'écriture, tout comme dans son discours, elle s'en sert sans jamais en abuser, avec intelligence et à-propos. «Je suis très loin d'être une jovialiste... Quand il m'arrive une tuile, je n'ai vraiment pas d'humour. Ça demande du temps pour que je parvienne à



rire un peu de moi. Je reste atterrée pendant quelques jours, quelques semaines, même quelques mois, selon la taille de la tuile... C'est seulement après que je me mets à en rire. Là, c'est signe que la guérison n'est pas loin. L'humour constitue pour moi une façon de voir les choses, une manière de ne pas céder au désespoir, de dire "Oui, mais..." Si on regarde le monde actuel, c'est un monde horrible et il n'y a au fond vraiment aucune raison de se réjouir. Mais c'est le monde dans lequel on doit vivre, ce sont les gens avec qui on doit vivre : les Bush et compagnie... Le désespoir serait sans doute la seule attitude noble. Mais, selon moi, ça manque de courage. Le courage c'est de vivre quand même, et l'humour permet ça. Il permet aussi de transformer et de relativiser les choses, de s'en moquer. J'en ai ras le bol de l'humour de la télévision. J'aimerais quelque chose de plus fin, de plus corrosif, qui laisse une empreinte quelque part ou bien quelque chose qui rende heureux. Mais ce n'est pas le cas. Le rire ne dure que trois secondes. L'humour doit être un regard qui permet de voir ce qui peut être sauvé.»

L'aile du désir

L'écriture, la lecture et la vie semblent indissociables pour cetteoureuse de littérature. La littérature, tout comme les voyages, a le pouvoir, selon elle, de nous rendre plus alertes et plus conscients. Pas étonnant qu'elle ait su aborder des sujets aussi graves que la pauvreté et les marques laissées par la guerre avec tant de pertinence et sans jamais basculer dans la lourdeur ou le pathétisme. Elle explique son point de vue : «Ce que j'essaie de faire, c'est de voir ce qu'il peut y avoir entre les gens au-delà de ce qui est visible au premier coup d'œil. Je ne veux pas parler de profondeur, je n'aime pas ce mot. Je conçois plutôt les choses en termes de complexité. Rien n'est simple, surtout pas les gens. Il n'y a pas une seule personne qui soit simple. Il n'y a pas de sentiment qui ne soit ambigu et qui ne contienne pas aussi

son contraire. L'amour pur, l'amour franc, n'existe pas. La seule certitude avec laquelle on doit vivre reste celle de ne pas tout comprendre, tout savoir... On ne comprend jamais tout à fait les êtres qui nous entourent parce que chaque être humain est un mystère... Je me refuse de réduire l'humanité à quelque chose d'unique.»

Ça la désole de voir le comportement aveugle des masses qui suivent un chef sans se poser de questions. Sous un tel bombardement d'informations, de sollicitations publicitaires et d'images percutantes, elle admet qu'il n'est pas facile de toujours exercer son plein jugement et de ne pas céder à l'effet de masse. Mais pour elle, la conscience et la pensée doivent rester vigilantes. Et cet éveil de l'esprit demeure à ses yeux une des plus importantes fonctions de la littérature, peu importe l'âge des lecteurs : «Chacun a la faculté de juger et de raisonner, mais cette faculté-là est parfois neutralisée par le confort et l'habitude. Il faut garder notre pouvoir de juger et de résister. On n'exerce pas suffisamment notre discernement. Ça se vérifie lors des élections comme en temps de guerre. Peut-être ne dit-on pas assez aux enfants qu'ils ont aussi cette force-là, de penser par eux-mêmes. C'est un peu ce que j'aimerais pouvoir apporter par mes livres : qu'ils aient envie de s'interroger, de fouiller les choses, de ne pas s'arrêter à la première apparence. C'est toujours difficile de demeurer vigilant, de ne rien gober sans d'abord l'analyser et l'évaluer. La littérature, ça tient en éveil! Elle permet de voyager, de connaître d'autres points de vue, d'autres réalités et de nous remettre en question dans le respect des différences.»

Avec Héléna Vachon, cette conscientisation se fait par l'humour, dans le plaisir et avec fantaisie. Visiblement bonne vivante, c'est un aspect des choses qu'Héléna Vachon ne boude jamais : «Il ne faut pas nier son plaisir! Oui, il faut réfléchir... mais il y a aussi le plaisir de ne plus penser à rien. Le jour où on aura plus de livres à lire, ça va être vertigineux... Juste être ailleurs, s'éva-

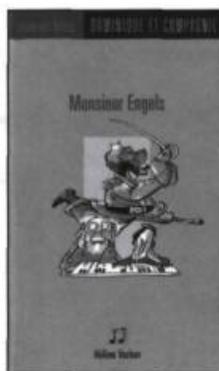
der et ne plus penser à soi pendant quelques heures. On a besoin d'une littérature prenante et légère à la fois.»

Comme une plume

Elle déplore que la littérature québécoise pour adultes se prenne trop au sérieux : «Comme si c'était honteux de simplement conter une histoire! On se sent toujours obligé d'y faire une réflexion profonde, de compenser par l'écriture... La littérature jeunesse, ça oblige à revenir à l'essentiel : créer une histoire. Avec un mouvement, un début et une fin. Et des personnages qui ne peuvent pas être les mêmes au début et à la fin. C'est la transformation, le changement, le mouvement qui importe. Quand on écrit pour les adultes, on est toujours tenté de trop en faire. Écrire pour les enfants représente le même travail et la même exigence, mais en même temps il y a quelque chose de plus frais. Quelque part, ça reste plus léger pour les enfants... On se censure moins du côté des émotions. On n'a pas peur de faire des blagues, de rigoler un peu, et on se laisse davantage aller à parler d'amour, d'affection et de sentiments vrais parce qu'on a moins peur de faire fleur bleue. On est souvent plus libre et plus honnête quand on écrit pour les enfants. Mais j'imagine qu'avec la pratique, on peut y arriver aussi pour les grands...»

Elle travaille maintenant à concevoir un nouveau personnage : une petite fille tout aussi éprise de littérature et d'imaginaire que son auteure. Puis elle s'attellera à un deuxième roman pour adultes. Sans précipitation, en prenant le temps qu'il faut : «Je n'écrirais pas maintenant la même chose qu'il y a deux ans. Moi je n'aime pas travailler les mêmes choses, alors j'ai besoin de ce temps-là. Je ne suis pas pressée. Entre deux livres, j'ai besoin de vivre et de laisser mûrir les choses...»

Voilà sans doute pourquoi c'est si bon!



Hélène Vachon a écrit pour les jeunes :

Le plus proche voisin, coll. Carrousel, Éd. Héritage, 1995. (Finaliste au Prix du Gouverneur général, 1995)

Le sixième arrêt, coll. Carrousel, Éd. Héritage, 1995. (Prix Alvine-Bélisle, 1996)

Mon ami Godefroy, coll. Carrousel, Éd. Héritage, 1996.

Le cinéma de Somerset, coll. Carrousel, Éd. Héritage, 1997. (Finaliste au Prix du Gouverneur général, 1998)

Dans les griffes du vent, coll. Alli-bi, Éd. Héritage, 1996.

Le délire de Somerset, Éd. Dominique et compagnie, 1999.

Monsieur Engels, coll. Roman bleu, Éd. Dominique et compagnie, 2000.

Le piège de l'ombre, coll. Titan, Éd. Québec Amérique, 2000.

L'oiseau de passage, coll. Roman bleu, Éd. Dominique et compagnie, 2001. (Prix du Gouverneur général 2002 et Prix M. Christie 2002)

Et pour les adultes :

La tête ailleurs, Québec Amérique, 2002. (Finaliste au Prix du Gouverneur général 2002)

Extrait

«Le cas de M^{me} Glatstein est plus préoccupant. Si vous vous souvenez bien, elle était en train de rire sur le bord de la chaise en voyant son postiche juché sur la tête de M. Sanfaçon. Nous pourrions évidemment la laisser rire encore un peu, la vie offre si peu d'occasions de se divertir. Mais le rire comporte aussi certains désagréments. Il se pourrait, par exemple, qu'à force de rire, M^{me} Glatstein finisse par se décrocher la mâchoire. Je ne sais pas si la chose vous est déjà arrivée. À moi, oui. C'est une expérience tout à fait désagréable. J'ai dû me rendre d'urgence chez le dentiste qui

n'a rien trouvé de mieux à faire que de m'asséner un solide coup de poing sous le menton pour me refermer le clapet. Je préfère éviter un tel désagrément à M^{me} Glatstein et lui trouver un autre rôle.

D'ailleurs, le rire de M^{me} Glatstein n'est pas un rire joyeux. Il existe toutes sortes de rires. Celui de M^{me} Glatstein est un rire nerveux. L'accident du petit Gendron, la vitre cassée, sa propre chute, l'arrivée inopinée du directeur, tout ça l'a énervée et elle n'est plus très bien où elle en est. Alors elle cesse de rire, elle a cessé.»

(*L'oiseau de passage*,

Dominique et compagnie, p. 65-67.)



Spécialement conçue pour le nouveau programme pédagogique, chaque histoire est accompagnée de son carnet de route informatif.

ÉDITIONS
PIERRE TISSEYRE